

1

Le lion et le taureau

« **S**i je m'appelais Napoléon, j'avouerais être né en 1769 à Ajaccio et je vous raconterais la bataille d'Austerlitz. Mais je suis né en 1920 à Paris, ce qui ne présente, sauf pour les personnes nées le même jour, aucun intérêt. »

Ainsi Michel Audiard aimait-il se présenter. Il ne vit pas le jour sous le chaud soleil corse, ce qui ne l'empêcha pas de demeurer attaché à ses racines. Ni maquis, ni châtaignes dans le quatorzième mais, en ce XX^e siècle en passe d'être majeur, une ambiance de village replié sur lui-même. Non content d'être un nombre inscrit sur un plan de Paris, ce fameux quatorzième n'arbore pas les allures un peu fières des arrondissements touristiques. Si certains de ses proches congénères s'enorgueillissent avec crânerie de magnifiques bâtiments, de sites historiques ou de musées incontournables, lui n'a rien à proposer. Rien du tout. Ça en devient presque comique mais c'est ce qui fait son charme.

Oh, bien sûr, il y a le mastodonte, là-bas, sur la place Denfert-Rochereau, ce majestueux lion de Belfort qui regarde d'un œil dédaigneux la faune grouillant à ses pieds. Mais les badauds attardés perdent rarement plus de trois minutes à le contempler pour finir par se demander s'il mérite vraiment le détour. Pourtant, ceux qui ont vécu dans son ombre l'aiment, ce noble fauve. Michel Audiard le premier. Dans une bouffée de lyrisme particulièrement justifiée, il alla jusqu'à le comparer au phare d'Alexandrie. Il est vrai que ce roi des animaux coulé dans le bronze se voit d'à peu près partout, en tout cas des grands boulevards qui sillonnent ce quatorzième. Arago, Raspail et Saint-Jacques se donnent rendez-vous à ses pieds, hommage à sa toute-puissance, unique seigneur régnant sur cet arrondissement oublié.

Les inconditionnels ne manquent jamais de rappeler que, non loin de lui, s'ouvrent les catacombes, mais il faut avoir l'esprit un peu

tortueux pour descendre l'interminable escalier et se plaire à défilé dans de longs couloirs dédiés à la mort.

Non, le chaland a beau sillonner de long en large toutes les artères du quatorzième, il peut regarder, scruter, chercher, force lui sera d'admettre qu'il n'y a pas grand-chose à admirer sous cette latitude, oubliant par là même qu'il est au cœur de Paris et que les rues à elles seules possèdent un attrait incomparable avec leurs immeubles s'élançant sur une demi-douzaine d'étages. Mais qu'importe cette absence de touristes ! Cette apparente carence qui chasse les curieux permet aux autochtones de vivre en parfaite harmonie, coincés entre l'air vivifiant de la banlieue sud, les lumières de Montparnasse et les jardins du Luxembourg. Ici, au moins, nul n'est dérangé par les « étrangers », vocable imprécis qui englobe les promeneurs à l'air goguenard et à l'accent incompréhensible tout autant que les natifs des autres arrondissements. On reste entre amis et, finalement, tout le monde se connaît, ou presque. Le quatorzième, c'est un village et cela explique pourquoi tous ceux qui ont eu le privilège d'y grandir y restent attachés à jamais. Michel Audiard n'y fit pas exception. Bien au contraire.

Le quatorzième, c'est 562 hectares qui furent longtemps un lieu de transit. Les exilés du Sud venaient y poser leurs bagages avant de s'éparpiller dans d'autres recoins de la capitale. C'est aussi la terre promise pour les hôpitaux : Saint-Joseph, Broussais, Notre-Dame-de-Bonsecours vinrent, au début du XX^e siècle, épauler ceux qui y étaient déjà implantés. Le quatorzième, c'est tout cela et bien d'autres choses. Le quatorzième, c'est Michel Audiard.

Même si, toute sa vie, il éprouva un malin plaisir à entacher ses propos d'une mauvaise foi caractéristique, il ne put jamais en parler sans une réelle émotion. Et quand il lui arrivait de croiser un ancien indigène du quartier, il l'entraînait inmanquablement boire un canon afin d'évoquer avec nostalgie le parc Montsouris, l'épicière de la rue de Gergovie et, parce qu'il fait aussi partie du décor, le cimetière du Montparnasse qui, ce n'est pas une coïncidence, longe la rue Froidevaux... Ah, le parc Montsouris ! Il mériterait d'être le plus grand de Paris tant ceux qui y ont gambadé en ont emporté des souvenirs impérissables. Hélas, le titre lui a été odieusement usurpé par les Buttes-Chaumont. Mais, quand même, avec ses 15 hectares, il constitue une aire idéale de découvertes en tous genres. Pour tous ceux qui ont foulé sa terre, se sont cachés derrière ses bosquets, il est

devenu un sanctuaire. Pas un arbre qui ne soit chargé de souvenirs jusqu'à en devenir une relique. Et puis, ce parc Montsouris recélait jusqu'à il y a peu un authentique trésor : l'ancien palais tunisien de l'Exposition universelle de 1867 échoué là nul ne sait comment. Histoire de le rendre utile, on l'avait transformé en observatoire municipal de météorologie. Pas très loin, mais au-delà des grilles, se dresse un autre bâtiment historique : le réservoir de Montsouris, construit de 1869 à 1874, où aboutissent trois petits cours d'eau.

Voilà donc cet arrondissement à nul autre pareil qui fait que lorsqu'un quidam lance « quatorzième ! » se bousculent mille et un émerveillements qui n'ont rien à voir avec le siècle de Jean le Bon...

Or donc, au 2 de la rue Brézin, le 15 mai 1920, à 23 heures, naquit Paul Michel Audiard. Il ne resta pas longtemps confiné dans cette petite artère jouxtant l'avenue du Maine et se répandit dans le quatorzième pour mener ce qu'il qualifia lui-même l'enfance d'un « orphelin de luxe ». D'un côté, son père avait disparu depuis belle lurette sans se soucier de l'arrivée de ce marmot dont nul ne pouvait deviner à quel destin il était promis. De l'autre, sa mère ne s'imagina pas élever sans mari cet enfant dans la petite-bourgeoisie du Puy dont elle était issue. Être fille mère, en ces années-là, était une tache infamante. Entre sa réputation et son enfant, elle choisit.

« Mes origines sont extrêmement vagues, ironisa Michel, puisque je suis né de père inconnu et d'une mère extrêmement voyageuse et fugace. »

Cette mère préféra retourner seule dans sa ville en dentelle, déléguant l'éducation de son fils à un vague parent parisien, qui s'acquitta de cette tâche avec ferveur et devint le parrain du petit.

« Je ne peux pas dire que j'ai été un gosse abandonné, ce serait un bien grand mot, admit Michel Audiard. Ma mère m'avait confié à un parrain, un mec très gentil. J'étais heureux comme tout... J'aurais pu être mis à l'Assistance publique mais là ce ne serait pas la même chose, je verrais les choses différemment, j'en voudrais à ma mère. Pas là. Elle ne m'a pas élevé, quoi, ça n'est pas allé plus loin. ¹ »

Cet « abandon », ou considéré comme tel, Michel en parla peu. Comme il parla peu de son enfance. Y compris à ses amis. Motus et bouche cousue sur une douleur toujours ardente. Tout au plus, au fil de ses propos, certains purent deviner l'ombre de la vérité. Tel Denys de La Patellière : « Je sais qu'il n'a pas été élevé par ses parents, dit-il.

Il aimait bien les gens qui l'ont élevé, ce n'est pas le problème, mais il avait visiblement souffert d'avoir été largué par ses parents. C'est très dur pour quelqu'un ; ça ne vous rend pas optimiste. »

France Roche – qui connut Audiard dès ses débuts de journaliste – pousse l'analyse un peu plus loin : « Michel, explique-t-elle, n'était pas quelqu'un qui faisait des confidences. Ce qu'on attrapait sur lui, c'étaient vraiment des choses qui lui échappaient... Il y avait chez lui une peur du rejet qui est la clef de tous ses comportements. Michel avait peur d'être rejeté, ça je l'ai toujours ressenti chez lui. Il se mettait dans des situations dramatiques dans l'espoir que quelqu'un vienne l'en sortir et c'est typique des gens qui veulent qu'on les aime. »

Léopold, le parrain en question, habitait 27 bis, rue du Parc-Montsouris, 6^e étage. Dans le quatorzième, évidemment. C'était un brave homme aux idées généreuses arborant une magnifique barbe carrée comme il était de coutume à l'époque. Travaillant aux PTT, appellation tout à fait contrôlée qui désignait alors les postes télégraphes et téléphone, il se déclarait honnête citoyen et catholique convaincu. D'où une éducation empreinte de principes religieux pour le tout jeune Michel. Tellement religieux qu'il se mit à croire en Dieu. Avec passion. Presque avec foi. En l'Église aussi. Jusqu'à une certaine journée de janvier 1975...

Enfant placé sous l'égide du Tout-Puissant, il grandit dans le respect des choses divines, marchant le visage grave jusqu'à sa communion solennelle. Il se sentit même traversé par l'envie d'entrer dans les ordres. Il avait touché le tiercé divin : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Il se laissa aller à improviser des messes dans la cour de son immeuble, ce qui dérouta ses copains habitués à des frasques moins bibliques. Excès de piété vite balayé par les réalités de la vie.

Plus qu'à l'ombre des Saintes Écritures, ce fut à l'ombre des arbres et des immeubles de son arrondissement que Michel vécut pleinement son adolescence. Là se trouvaient ses racines, là s'étalait son village. Car, pour cette jeune pousse qui s'émerveillait de tout et s'amusait d'un rien, le quatorzième était bel et bien un village. On eut beau lui répéter qu'il n'était que l'un des éléments constitutifs d'une grande entité appelée Paris, il n'en avait cure. Village il voulait que cela fût, village cela resterait ; avec ses commerçants au franc-parler, ses odeurs typiques et son ambiance inénarrable. Il s'y sentait tellement comme un ours dans sa tanière qu'à aucun moment il n'eut envie d'aller voir ailleurs, pas même d'aller jeter un coup d'œil dans un arrondissement

voisin. Du reste de Paris, il ne connaissait que les rumeurs. Pour lui, les Champs-Élysées étaient une terre lointaine où les gens se promenaient de jour comme de nuit en smoking et robe du soir. Pas du tout son univers. Lui, son truc, c'était les titis parisiens, les débrouillards du bitume, les laborieux de Paname. Il laissait à d'autres le côté endimanché, les baisemains et les pince-fesses.

La rue jamais inactive. Son véritable univers. Il y glanait foule d'anecdotes, s'y faisait des copains de tous âges et entrait chez les commerçants comme chez lui. Gavroche du quatorzième, il errait de boutique en boutique, plaisantant sans arrêt et rendant de menus services de-ci de-là. Il l'aimait cette rue et la rejoignait dès sa sortie de l'école. Peu soucieux des horaires, il rentrait chez lui quand il en avait fini avec ses potes, parfois à la nuit tombée. Engueulades et remontrances n'y changeaient rien : il puisait son énergie dans la rue, ces artères de bitume faisaient battre son cœur.

Ainsi coula-t-il des années agréables, quoique pas toujours reposantes, sans rêves démesurés, à profiter de l'instant présent et de la gentillesse de la peuplade du quatorzième. Il est vrai qu'il pouvait trouver autour de lui pratiquement tout ce dont il avait besoin, y compris des spectacles. Parfois, un cirque venait planter son chapiteau à l'ombre du lion et tous les enfants s'y précipitaient. Tous s'esclafaient aux clowns. Tous sauf un : Michel Audiard. Il détesta bien vite ces individus au maquillage volontairement outrancier, aux gags usés. Il les jugeait plus pathétiques que comiques et, tout au long de sa future carrière, prendra soin de fuir les personnages immédiatement « rigolos » au profit de gens plus ordinaires qu'il placera dans des situations amusantes.

Outre le cirque, rare, il y avait le cinéma de quartier, permanent. Michel s'y rendait aussi souvent que ses finances le lui permettaient et pestait quand on essayait de lui imposer des choix. On aurait voulu le voir s'extasier devant les grandes fresques dramatiques, se pâmer à la vision du ténébreux Victor Francen, s'émouvoir à *Veillée d'armes*, il leur préférait les aventures épiques et les comédies débridées. Il adorait Laurel et Hardy et rit aux éclats en allant voir, en cachette, un jeudi après-midi, *Les Compagnons de la nouba*.

Quand il n'était pas dans la rue, Michel était à l'école. Logique. Même s'il préférait l'une à l'autre. Après la maternelle de la rue d'Alésia, il se retrouva assis sur les bancs de la communale de la rue du Moulin-Vert, pas très loin de là où il était né. Un établissement comme les

autres où les bons élèves étaient jaloués et où les mauvais coulaient des journées d'une monotone routine. Audiard figura bien souvent dans la seconde catégorie, non qu'il fût moins intelligent ni plus cossard, mais le savoir que lui dispensait l'Instruction publique ne l'intéressait pas. Et cela ne s'arrangea pas au fil du temps.

« À dix ans, témoigna-t-il, j'étais le ricaneur imbécile sournoisement tapi dans le fond de la classe entre le poêle et la porte, l'idiot qui se curait les narines en gloussant, qui lisait, qui apprivoisait des hannetons dans son plumier. Tout à fait fermé au savoir. Je n'écoutais pas les leçons du maître. L'expérience de Lavoisier, le théorème de Pythagore, le principe d'Archimède et la poésie d'Albert Samain me faisaient abominablement chier. »

Il développa, cependant, un don original en français, brillant de plus en plus dans des rédactions où son humour faisait oublier les défaillances grammaticales.

Aux cours magistraux, il préférait la cour de récréation et aux hauts murs de son école, les grands espaces du quatorzième. Car la verdure n'y manquait pas, terrain de jeux favori des gamins de tout poil. Le parc Montsouris, bien entendu, mais, plus bas, la « coulée verte » entourant le sud de Paris. En cette période que nul n'imaginait se situer entre deux guerres, la banlieue n'avait rien d'une longue succession de HLM et de pitoyables immeubles. Souvent, les pavillons bénéficiaient d'agréables petits jardins et se trouvaient disséminés autour de grandes étendues verdoyantes ouvertes au public et envahies par les gamins des proches quartiers. Ils y dévalaient à vélo, prenant des risques insensés sur des machines pas du tout conçues pour ça. Hélas, Michel, s'il les accompagnait, devait se contenter de les regarder. Il souffrait d'un terrible handicap : il ne possédait pas de vélo.

« Enfant, parce que j'étais pauvre, il était pour moi impossible de m'acheter, comme les copains, un vélo de course pour traverser cette herbe folle qui poussait encore aux portes de Paris, déclara-t-il. J'en ressentais une grande amertume². »

Amertume renforcée par l'évidence que le vélo restait le sport roi des natifs du secteur, bien avant le foot et autres jeux de balles. Tout le monde parlait des gloires du moment et les enfants, dès qu'ils en avaient l'occasion, enfourchaient leurs machines à pédales pour imiter leurs glorieux aînés. Ils se prenaient pour Antonin Magne ou Leducq, revivaient les grandes étapes du Tour et suivaient les exploits des

champions jour après jour. Avantage gigantesque : les Parisiens pouvaient profiter du légendaire vélodrome d'Hiver que les initiés appelaient le Vél'd'Hiv. Ceux qui en revenaient ne tarissaient pas d'anecdotes, devenant les vedettes des apéritifs et des tournées générales ; les autres se contentaient de suivre les épreuves à la radio.

Le Vél'd'Hiv était le temple du cyclisme. Immense bâtiment planté dans le quartier de Grenelle, il devait son premier nom, le Nélaton Palace, à la rue Nélaton qui le jouxtait. Devenu lieu de rendez-vous des innombrables accros de la petite reine, il permettait à toutes les couches de la population de profiter du spectacle puisque sur les côtés se trouvaient les places populaires, envahies par les titis parisiens, les apaches en manque de sensations et les mordus du guidon, pendant qu'au centre de la piste, le restaurant chic accueillait les gens de la haute y compris des vedettes de la chanson, du cinéma, de riches industriels et les inévitables hommes politiques. Cette promiscuité donnait souvent lieu à des échanges verbaux riches en images évocatrices car les « popus » adoraient chahuter de loin les pingouins en smoking et les donzelles savamment dénudées dans des robes hors de prix. Pendant que, imperturbables parce que habitués, les serveurs passaient les plats. Mais le brouhaha des Parigots se trouvait couvert par la puissance des haut-parleurs annonçant des primes dans une ambiance de kermesse. C'était la fête.

Là, se couraient toutes sortes d'épreuves, mais les plus célèbres restaient les courses à l'américaine : durant six jours et six nuits des équipes de deux coureurs se relayaient. Une formule venue, comme son nom l'indique, d'outre-Atlantique et qui, dans un de ses dérivés, donna naissance aux tragiques marathons de danse... Pendant que les cyclistes suaient sang et eau, le spectacle battait son plein. Car il n'y en avait pas que pour le sport. Diverses animations étaient chargées de rompre la fausse routine imposée par les cyclistes ; la plus prisée étant l'élection de la Reine des six-jours qui engendrait de belles pagailles.

Le Vél'd'Hiv, Michel Audiard en rêvait. Mais il était trop jeune pour s'y rendre et, de plus, c'était trop loin, dans cet ailleurs indéfinissable où il n'avait encore jamais mis les pieds. En attendant, il se délectait des comptes-rendus sportifs, empruntait autant que faire se pouvait les vélos de ses camarades, et trouvait le temps long. Histoire de le distraire un peu, l'école se rappelait quotidiennement à son bon souvenir. Et histoire de ne pas faire de la peine à son tuteur qu'il aimait bien,

Michel mit un point d'honneur à décrocher son certificat d'études, ce qu'il fit à l'âge de treize ans.

Était-ce un signe ? Allait-il rentrer dans le rang et suivre la longue cohorte des forts en thème, des bardés de diplômes, des têtes pensantes ? Que nenni ! L'obtention de ce diplôme cachait une réalité nettement plus triviale : on lui avait promis un vélo ! De fait, il reçut un Génial-Lucifer demi-course. Pleurs de joie qui se transformèrent trop tôt en larmes de tristesse. Le parrain Léopold, traversant des déboires financiers, recevait périodiquement la visite d'huissiers peu portés sur l'humour. Ils eurent tôt fait de mettre la main sur le vélo flambant neuf qui les narguait. Et d'aller le revendre aux enchères. Quelle image espéraient-ils que le gamin retiendrait d'eux ? À compter de ce jour, Michel Audiard détesta les huissiers, repoussa tout ce qui représentait l'ordre établi et traita les problèmes d'argent avec une désinvolture cynique.

Il répétait à l'envi que ses études ne dureraient plus longtemps. Aucun intérêt. Pire : aucun attrait. Pourtant, au beau milieu de son adolescence, un événement faillit le faire changer d'avis. Un prof. Pour la première fois de sa carrière de cancre semi-patenté, Michel rencontra un individu moins rébarbatif que les autres qui réussit l'exploit d'attirer son attention. Il enseignait les lettres françaises et parlait des grands auteurs avec une telle chaleur qu'il aurait fallu être sacrément obtus ou ne comprendre que le camerounais pour ne pas avoir envie de jeter un coup d'œil dans les écrits de ces drôles de gens. Ce que fit Michel. Mi-intrigué, mi-goguenard, il plongea son nez dans un livre de Balzac et... le lut de bout en bout. En quelques mois, il dévora plusieurs romans du père de *La Comédie humaine*. Passionnant. Il ne put s'en tenir là. Conseillé par son mentor, il devint un assidu de la bibliothèque du quatorzième délaissant momentanément *Les Pieds-nickelés* pour dévorer la presque totalité de l'œuvre de Jules Verne qui correspondait en plein à son tempérament. Ce fut le début de la boulimie infernale. Jusqu'à quatre livres par jour pendant dix ans. Tous les genres y passèrent, de Balzac à Maurice Leblanc, de d'Artagnan à Rouletabille. Mais la grande révélation, celle qui devait marquer sa vie et son style, prit la forme des textes de Rimbaud. Dire qu'il devint son auteur fétiche serait bien en deçà de la réalité : sans Rimbaud, point de salut.

« Si je rencontre un type qui n'aime pas Rimbaud, c'est terminé ! » décréta souvent Audiard.

Sans s'en rendre pleinement compte, le jeune écolier commença à se constituer un solide bagage dont il ne pouvait soupçonner, à l'époque, l'utilité, mais sans lequel il n'y aurait sûrement jamais eu de Michel Audiard homme de lettres. Il s'engouffra dans le monde infini des livres et n'en sortit jamais. Tout au long de sa vie, il resta grand dévoreur de textes, capable à la fois de relire des classiques, de dénicher des perles inédites et de savourer des polars pas toujours finement rédigés.

Pour l'heure, pas question d'exploiter ce filon fraîchement découvert. L'âge de la maturité se profilait à l'horizon et, avec lui, celui des grandes décisions. Michel allait avoir quinze ans, période où apparaissent les premiers poils de barbe et les premières envies de voyage. Courageux à l'extrême, il décida de franchir le Rubicon, à savoir la Seine, pour aller voir ailleurs. Il quitta son quatorzième mais pour la bonne cause : aller guincher au bal de la Bastille. Bal popu par excellence, il avait la réputation de voir s'y regrouper une faune hétéroclite pour qui le point de mire essentiel, pour ne pas dire unique, restait les petites bonnes en quête de griserie. Le jeune Audiard ne fut pas déçu. Histoire de casser les légendes, il affirma, bien plus tard, n'avoir jamais rencontré le moindre voyou dans ces bals musettes. Mais avec lui la notion de « voyou » était des plus floues. Expédition fructueuse. Le voilà lancé dans la vie, la vraie vie, la grande vie...

Première étape : se débarrasser de cette chose encombrante que l'on nomme l'école et qui ne sert qu'à occuper les marmots jusqu'à ce qu'ils aient l'âge de prendre leur destin en mains. Michel rendit son baluchon, partit sans dire au revoir et n'exprima jamais la plus petite once de regret.

Deuxième étape : trouver du boulot. La liberté, c'est bien, l'argent, c'est mieux. Histoire de ne pas errer les poches vides, il refit un passage éclair dans une école, l'école Bréguet – qui formait les ingénieurs en électricité –, le temps d'y décrocher un CAP de soudeur à l'autogène. Pas de quoi postuler à un travail de documentaliste à la Bibliothèque nationale, mais au moins la quasi-certitude de ne pas finir dans le long cortège des clochards à la soupe populaire. Car des soudeurs, on en avait besoin. Michel ne pouvait se douter que son expérience du chalumeau lui servirait quand il aurait à faire parler des perceurs de coffres !

Connaissant à peu près tous les commerçants et artisans du quartier, il n'eut aucun mal à être employé de-ci de-là. Il se préparait à une

existence d'ouvrier et cela le satisfaisait. Pourtant, il avait déjà une petite idée derrière la tête : mettre des sous de côté pour s'acheter un vélo. Le rêve.

Courageux autant que têtu et vice versa, il ne tarda pas à parvenir à ses fins. Il réunit ses maigres subsides, alla acquérir l'engin convoité depuis des lustres. Il l'apprécia tellement qu'il n'eut plus envie de le quitter, tout juste si, à l'image des cow-boys avec leur Stetson, il ne dormait pas avec.

L'un de ses proches amis se nommait Robert Matalon. Ils avaient passé et réussi le certificat d'études côte à côte, ce qui crée des liens indissolubles. Depuis, ils s'étaient un peu perdus de vue. Robert, alias Bébert pour les intimes, avait acquis une certaine aisance dans ses nouvelles fonctions : apprenti dans une fabrique d'optique. Il expliqua à Michel qu'il ne se salissait pas, ne se fatiguait pas non plus et gagnait plutôt bien sa vie. De quoi convaincre le futur scénariste. Bien décidé à troquer son bleu de travail de soudeur contre une impeccable blouse blanche, il postula au même poste et fut surpris d'être accepté chez Muzard Frères, fabricants d'optique de précision à Arcueil-Cachan. Un vrai boulot tranquille.

« Pour moi, la rédemption consistait à frotter des bouts de quartz sur un polissoir actionné par un tour de pédales, écrivit Audiard. Ça donnait pas la méningite. D'ailleurs, on ne nous demandait pas d'être intelligents mais d'être propres³. »

Un boulot d'autant plus tranquille que le contremaître ne s'occupait nullement des apprentis, préoccupé qu'il était par l'élite de la firme qui suait à l'élaboration d'une lentille géante destinée à l'observatoire du pic du Midi. De plus, à ces apprentis, qui avaient été imposés pour des raisons strictement syndicales, on ne confiait que des tâches secondaires... quand on leur en confiait ! Du temps libre que Michel mit à profit pour lire. Tombant presque par hasard sur Proust, il en dévora l'intégrale en douze volumes acquise à bas prix dans une librairie du boulevard Saint-Michel. Il en apprécia le style, en dépit – jugea-t-il – d'une certaine préciosité.

En cette période pour le moins troublée, il eut un autre éblouissement. Autant Rimbaud fut sa révélation d'adolescent, autant Céline fut sa passion de jeune homme. Deux écrivains indispensables à ses yeux ; deux styles qui l'influencèrent énormément. Combien de fois lut-il *Voyage au bout de la nuit* ?...